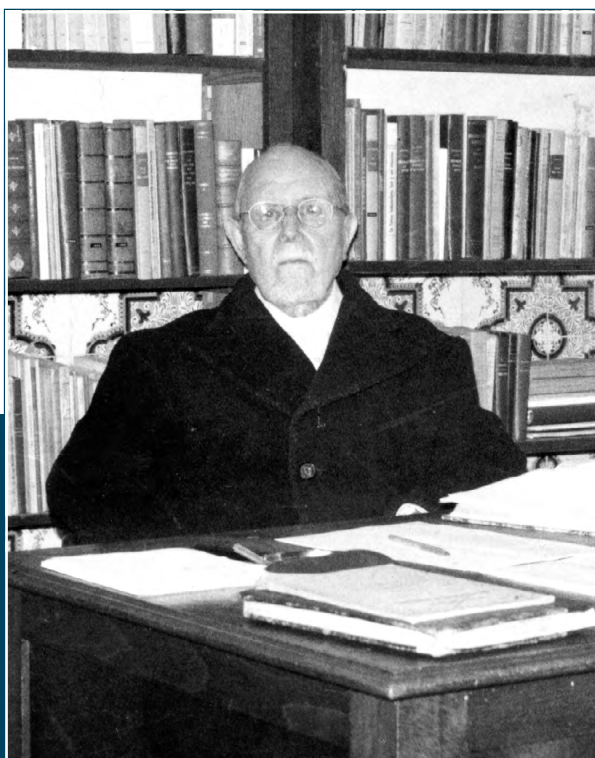


Gérard Demeerseman

André Demeerseman (1901-1993)

*À Tunis, soixante ans à l'Institut
des Belles Lettres Arabes (IBLA)*

Histoire des
mondes chrétiens



KARTHALA

Histoire des mondes chrétiens

André Demeerseman, des Pères Blancs, nommé en 1928 à Tunis pour l'étude de l'arabe et des réalités de l'islam, s'est voulu dès le départ entièrement donné aux Tunisiens. En 1930, il dénonce auprès de l'archevêque les extravagances du Congrès Eucharistique de Carthage parce qu'elles ne respectaient pas « la personnalité tunisienne ». Devenu responsable à Tunis de la maison d'études où il travaille, il lui donne le nom d'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA).

Lors de « tournées dans le bled », il demande à ses étudiants d'être attentifs aux proverbes et aux aphorismes pour y découvrir l'âme tunisienne et sa sagesse de vie. Ce matériel de littérature populaire deviendra la matière première de ses premiers ouvrages. Au service de la compréhension intercommunautaire, il crée en 1934 le « Cercle des Amitiés Tunisiennes » et fonde en 1937 la revue *Ibla* invitant chacun à promouvoir justice et charité dans ses relations et à apprécier les valeurs vécues par l'autre.

Sur cette voie, il est amené à prendre position, en février 1952, en se rendant à Tazerka pour apporter des secours à la population victime d'un ratisage perpétré par les forces coloniales. L'année suivante, un article favorable à « la Tunisie nouvelle » lui vaut une campagne de presse acharnée.

Sa double fidélité aux Tunisiens et à la vocation primordiale de l'Église fait qu'il est appelé à devenir vicaire général du diocèse de Carthage, responsable des Pères Blancs de Tunisie et discret consultant pour l'élaboration d'un nouveau statut de l'Église en Tunisie. Par son approche fraternelle de ceux qui croient autrement, il fut un précurseur du Concile Vatican II.

Praticien de la rencontre des gens il s'est acculturé durant 66 ans jusqu'à devenir « tunisien d'esprit et de cœur ».



Le père Gérard Demeerseman, des Pères Blancs, après ses études à l'Institut Pontifical d'Études Arabes de Rome (IPEA) fut nommé en 1968 en Algérie pour s'occuper de formation professionnelle. Son établissement nationalisé en 1976, il reprend des études puis part au Yémen toujours pour la formation professionnelle. En 1982, il est professeur au PISAI de Rome. Six ans plus tard, il est supérieur régional de Tunisie puis du Maghreb en 1991. En 1993, il s'insère dans l'équipe de l'IBLA jusqu'en 2000 avant de rejoindre Alger pour s'occuper de formation continue.

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Histoire des mondes chrétiens* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenus avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée : – *par Paul Coulon*, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *HMC* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer ; – *et par Philippe Delisle*, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques traitant de la vie religieuse dans les sociétés esclavagistes antillaises et directeur chez Karthala de la collection « Esprit BD » consacrée à l'analyse de la propagande coloniale et missionnaire à travers la bande dessinée franco-belge.

Couverture : Le Père André Demeerseman, en 1987, dans son bureau de l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA) à Tunis. (Photo : DR, ainsi que pour toutes celles du cahier photos hors-texte.)

© ÉDITIONS KARTHALA, 2014
(Première édition papier, 2014)
Conception graphique : 2paulbar@free.fr

ISBN : 978-2-8111-1312-4

Gérard Demeerseman

André Demeerseman (1901-1993)

*À Tunis, soixante ans à l'Institut
des Belles Lettres Arabes (IBLA)*

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Avant-propos

Séjournant en banlieue-nord de Tunis dans les années 90, j'ai eu l'occasion de rencontrer en des circonstances variées, des personnes venues passer quelques années en Tunisie soit dans le cadre des services diplomatiques, soit dans celui de la coopération culturelle, soit encore dans celui du partenariat industriel ou commercial. Ces personnes n'ont pas tardé à m'entretenir du père André Demeerseman dont elles avaient entendu parler par des Tunisiens qui évoquaient sa figure avec admiration. C'est ainsi que Mgr Fouad Twal, arrivé en septembre 1992 comme évêque de la Prélature de Tunis, me demanda quelques mois plus tard : « Parlez-moi de votre oncle, car partout où je vais, on me parle de lui. » Ces Tunisiens, donc, avaient été impressionnés par ce 'père blanc' qui vécut en Tunisie durant 66 ans : il était devenu comme l'un des leurs, aimaient dire certains avec une once de fierté.

Plusieurs de ces personnes rencontrées m'ont alors amicalement invité à écrire une sorte de biographie. N'ayant jamais vécu à ses côtés, je ne me croyais pas le mieux placé pour une telle entreprise : il quitta la Tunisie en juillet 1988 pour me permettre de m'y faire un prénom à partir de septembre de la même année ! À force d'insistance, on réussit toutefois à me convaincre : une telle figure ne pouvait, ni pour la Tunisie des Tunisiens, ni pour l'Église en Tunisie, connaître l'oubli. Il y avait là, me disait-on, un devoir de mémoire auquel je ne pouvais me soustraire : ne serait-ce pas me faire complice d'une certaine stratégie de silence à l'encontre d'un passé considéré comme révolu ? Mes dernières résistances tombèrent grâce à des amis tunisiens universitaires qui me firent part de leur intérêt pour un ouvrage retraçant la vie et l'œuvre du père André Demeerseman.

Le fil conducteur de cet essai biographique ne doit être cherché que dans ce qui animait la vie de ce flamand de nationalité française. S'il fut passionné pour connaître les réalités tunisiennes, ce n'était pas tellement pour savoir à la manière d'un universitaire ou d'un orientaliste mais pour aimer jusqu'à épouser, le plus possible, la mentalité du Tunisien. Il comprit rapidement que la connaissance de l'autre dans sa totalité humaine, morale, culturelle et spirituelle, ne prend toute sa valeur qu'inspirée d'un véritable parti pris d'aimer les Tunisiens « comme des frères » : c'est-à-dire les respecter en tout ce qu'ils sont, les écouter jusqu'à être prêt à se laisser enseigner par eux et être témoin de leurs aspirations les plus nobles.

Une anecdote me paraît significative de cette attitude : Bernanos¹, dont on connaît l'ardeur chrétienne, se trouvait en Tunisie en 1947. Reçu à l'IBLA², il s'étonna, au cours d'une conversation vespérale, du peu de fécondité apostolique de l'œuvre dirigée par les Pères Blancs, aussi posa-t-il cette question : « Mais que faites-vous donc auprès des Tunisiens » ? Et le père Demeerseman de lui répondre : « Je les aime et cela me prend toute la journée » ! En fait, il les aima jusqu'à vouloir assimiler les richesses de la tradition vivante tunisienne et communier à son évolution sociale, familiale et culturelle pendant plus de soixante ans. Une telle façon d'aimer trouvait sa source dans sa vocation apostolique éclairée par la conviction que la bienveillance divine ne s'arrête pas aux frontières du monde chrétien et qu'elle peut se rencontrer dans l'âme des autres quand l'œil du cœur se laisse illuminer par la foi.

Ce faisant, celui qui, jeune, s'était passionné pour la philosophie, comprit rapidement que le cérébral n'est pas le tout de la connaissance et de l'approche du réel. Le cérébral tend à saisir un objet tandis que le cœur cherche à rencontrer un sujet, une personne. Dans son désir de rencontres et de contacts, le père Demeerseman a perçu que, dans le milieu tunisien, l'affectif n'est pas le parent pauvre de la relation aux autres et que la parole, si elle se doit de servir la vérité, peut aussi se revêtir d'amabilité et d'affabilité. Cette perception l'amena à dire que le Tunisien se plaît à rencontrer quelqu'un « qui lui réchauffe le cœur, qui le met dans une atmosphère d'estime et lui donne le sentiment d'être un membre de la famille et non un étranger »³.

La rédaction de cette biographie d'André Demeerseman s'est heurtée à deux limites documentaires. La première tient au personnage lui-même : dans les années cinquante, sa prudence de flamand l'amena à détruire certains documents, comme il me l'a lui-même avoué en 1960. La seconde limite tient à l'incendie dramatique de la bibliothèque de l'IBLA, le 5 janvier 2010 : il toucha, entre autres, le « fonds Demeerseman » qui m'avait été légué en 1988 et que j'avais cédé à cette bibliothèque lors de mon départ de Tunisie en juillet 2004. Cet événement fâcheux m'empêcha de procéder à une ultime consultation susceptible de préciser certains faits ou certaines références. De plus, j'ai bien conscience d'avoir entrepris ce travail trop tard pour pouvoir rencontrer et faire parler des personnes amies qui ont approché ou fréquenté le père André Demeerseman à un titre ou à un autre.

1. Georges Bernanos (1888-1948) écrivain français auteur de romans à thèmes chrétiens. Ayant 'besoin de changer d'air' il s'installa, avec sa famille, le 6 mars 1947, à Hammamet puis à Gabès où il restera jusqu'à ce qu'il tombe malade ; il sera alors rapatrié, le 21 mai 1948, pour être hospitalisé en France.

2. « Institut des Belles Lettres Arabes ». Quand il s'agira de l'Institut on écrira en majuscules : « IBLA » ; quand il s'agira de la revue on écrira en minuscules et italiques : « *Ibla* ».

3. A. Demeerseman, *Comme des frères*, Roma, STI, 1972, p. 12.

J'aurais voulu articuler cette biographie en trois parties pour respecter l'intérêt que portait le père André aux grands âges de la vie comme l'indique l'aphorisme qu'il formula en 1957 et qu'il aimait citer : « Le jeune homme voudrait acheter l'expérience à condition qu'elle ne vienne pas des autres ; l'homme mûr voudrait vendre l'expérience à condition de n'en rien perdre ; le vieillard la donne gratuitement et c'est pourquoi on la considère comme de nulle valeur » ! Mais progressivement trois dates m'ont paru marquer un tournant dans la vie du p. Demeerseman : le 8 décembre 1932 où l'IBLA, comme maison d'études, fut doté de son « premier directoire », puis les changements liés à la fin de la seconde guerre mondiale et enfin le 9 juillet 1964 quand se sont échangés les instruments de ratification d'un accord entre le Vatican et la République Tunisienne. Ces trois moments articulent cette biographie en quatre parties : le temps de la jeunesse (1901-1932), puis le temps de la maturité (1933-1944), ensuite le temps des responsabilités (1945-1965) et enfin le temps de l'intériorité (1965-1993).

Au terme de cette étude biographique, j'ai trouvé un homme qui se voulait avant tout un « homme de Dieu envoyé aux Tunisiens pour les aimer comme des frères » ; un homme docile à l'Esprit Saint qu'il appréhendait comme « le tact divin dans les cœurs » ; un homme qui « parlait de Dieu avec des formules arabes » pour toucher les consciences ;

Un homme aussi qui « sentait avec l'Église » même si sa manière de sentir avait revêtu une gandoura tunisienne, un homme ouvert à tous et libre à l'égard des courants sociopolitiques ; un homme qui savait obéir aux circonstances en s'appliquant cette sentence : « On racontera les victoires de qui obéit » ; un homme enfin aux convictions bien ancrées et basées « sur la braise laissée dans le cœur par le Ressuscité », autrement dit, sur une réelle vie spirituelle trop discrètement explicitée.

Il fut encore cet intuitif qui percevait dans les situations et dans la rencontre des personnes, ce qu'il y avait lieu de dire et de faire. En cela il avait quelque chose de prophétique. Ce don a pu gêner certains de ses collaborateurs au tempérament plus raisonnant et moins sensible aux raccourcis poétiques. Mais cela était compensé par une saine jovialité, un humour désarmant et un enthousiasme communicatif.

Enfin son effort sans cesse poursuivi d'acculturation lui a permis de maîtriser à merveille toutes les nuances de la langue arabe parlée et de connaître la Tunisie par le dedans au point d'en refléter, avec modestie, la personnalité. Il aurait pu adopter ce propos inspiré de Térence, le Carthaginois : « Rien de ce qui est tunisien ne m'est étranger. »

J'aimerais exprimer ma fraternelle gratitude envers le p. Jean-Claude Ceillier pour la pertinence de ses conseils et envers le p. Armand Duval pour sa minutieuse relecture de mon manuscrit.

PREMIÈRE PARTIE

Le temps de la jeunesse

CHAPITRE I

Enfance et jeunesse

Même si madame Alice Demeerseman pensait que tout enfant est une bénédiction, elle dut ressentir une certaine déception lorsqu'elle mit au monde, le 20 août 1901 à Hazebrouck, son troisième enfant car c'était encore un garçon que l'on prénomma André, Marcel, Alfred. Ses frères s'appelaient Maurice, né le 19 août 1897 à Somain et Élie, mon père, né le 30 mai 1899 à Anzin.

Cadre familial

Leur mère, Alice Hazard, était originaire de l'Avesnois, région située au sud-est du département du Nord et appelée « la petite Suisse du Nord », où l'on aimait y posséder des pommiers dans les pâtures. Des ateliers de verrerie s'y étaient développés ; plusieurs de leurs belles productions ont toujours fait l'ornementation de la maison où vivait cette mère de famille. Issue d'une famille nombreuse et laborieuse, elle avait le teint mat, les yeux noirs, les cheveux soigneusement coiffés. Elle impressionnait par son maintien qui laissait transparaître une dignité et une maîtrise d'elle-même au-dessus du commun. Le père André, pour la taquiner, tout en appréciant cette dignité naturelle, aimait l'appeler « la baronne de l'Arpette » du nom d'un petit cours d'eau qui arrosait Beugnies, sa commune natale.

Comment cette jeune fille, placée dans une bonne famille de la région pour s'initier à la tenue d'une maison et parfaire ainsi son éducation, a-t-elle rencontré Élie Alphonse Demeerseman qui deviendra son mari ? Celui-ci, fils de garde champêtre, flamand aux yeux gris bleus, né le 3 août 1870 à Wallon Cappel, petit village près d'Hazebrouck, était un agent de la Compagnie des chemins de fer du Nord. Au gré des mutations, il s'était retrouvé dans la partie sud-est du département. C'est donc la Compagnie du Nord qui fut l'occasion lointaine de la rencontre de celle qu'il épousera le 10 octobre 1896 à Beugnies. Les premières années de mariage se déroulèrent à Somain d'abord dans l'arrondissement de Douai puis à Anzin dans le Valenciennois.

Une nouvelle mutation ramena le cheminot dans sa région natale, à Hazebrouck au cœur de la Flandre intérieure. Hazebrouck dont le nom flamand pourrait se traduire par « marais aux lièvres », se situait au centre d'une plaine naguère marécageuse d'où émergeaient des moulins à vent : au XIX^e siècle on en comptait encore une trentaine. Évoquant plus tard ces moulins dans une note manuscrite, le père André écrira : « Les ailes des moulins invitent aux voyages et ils apprennent la persévérance. »

C'est donc dans cette ville que la famille trouva une petite maison sise rue d'Hondeghem, près du pont Rommel du nom d'un brasseur qui céda à la Compagnie du Nord un terrain sur lequel fut érigé ce pont de briques en voûte permettant aux lignes de chemin de fer d'enjamber la rue reliant la partie nord de la ville à la partie plus ancienne. Le père André aimait dire, par allusion au nom de famille de sa mère, qu'il était « né sous un pont par hasard » ! À l'époque, cette petite ville d'environ 12 000 habitants, entourée de terres à vocation agricole, était le chef-lieu d'une sous-préfecture et le siège d'un tribunal de première instance. Depuis le Moyen-Âge, ce gros bourg s'animait le lundi par un important marché très fréquenté où toutes les transactions des fermiers des environs se faisaient en flamand local.

Mme Demeerseman s'est quelque peu sentie « expatriée » sur cette terre de Flandre où le français n'était pas encore maîtrisé par tout le monde, bien que le gouvernement d'esprit jacobin s'y employât activement par le biais de l'école et de l'administration. Les gens des Flandres, disait-elle souvent, lui donnaient l'impression de parler avec rudesse comme s'ils étaient en colère. On leur prêtait la réputation d'être obstinés et tenaces, silencieux et froids, ne donnant leur confiance qu'à ceux qui apprennent à les connaître et à les comprendre. Elle s'y habitua peu à peu et l'on dut vivre, au sein du foyer, une symbiose faite de sensibilités culturelles différentes. Ne serait-ce pas une chance pour les enfants que de baigner ainsi dans un milieu familial à double référence linguistique ?

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Hazebrouck s'honorait d'avoir, au dire du père André, « la plus grande place du monde, célèbre pour ses pavés, d'une dimension telle qu'elle entraînait à voir loin et qu'on ne pouvait s'y aventurer sans guide ! » La ville s'était alors bien développée au sud par l'installation, le long du canal, d'une filature et de trois usines de tissage et au nord par la construction d'une gare à plusieurs voies, d'un dépôt de locomotives à vapeur et de son atelier d'entretien. Dans la partie nord de la ville on s'était alors mis à construire, au-delà de la gare, un quartier d'habitations que l'on appela « le nouveau monde. »

Enfance

Au gré des années, la famille s'agrandit avec la naissance successive de deux filles : Andréa, d'abord, née le 18 décembre 1902, puis Gilberte née le 25 décembre 1904. Avec cinq enfants, le papa chercha une maison un peu plus spacieuse pour les siens ; on lui en proposa une dans le quartier du « nouveau monde », rue Jeanne d'Arc. Il y installa sa famille et c'est là qu'une dernière fille, Alice, vit le jour le 21 novembre 1907. Pour un petit agent du chemin de fer, il était conducteur de locomotives, cela faisait bien des bouches à nourrir et la maman a dû se demander plusieurs fois comment assurer la soupe du lendemain.

Les garçons avaient déjà pris successivement le chemin de la « petite école. » La maman occupée par les soins à prodiguer à ses filles, avait délégué une voisine plus âgée pour accompagner les garçons jusqu'à « l'école Notre-Dame. » André avait l'habitude de suivre ses frères en marchant en retrait. Était-ce par réserve ou absorbé par quelque pensée vagabonde ? Il ne l'a jamais dit, se contentant, quand on évoquait ce souvenir, d'admettre le fait en l'appuyant de ce rire qui le caractérisait.

Denise Masson¹, « la dame de Marrakech », connue pour sa traduction du Coran, petite fille des époux Masson-Beau, évoquant la figure de son grand-père, originaire d'Hazebrouck, précise ceci : « Il fit construire une église et l'école libre que fréquentait un certain Demeerseman devenu plus tard Père Blanc »². C'est d'ailleurs dans cette église édifiée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et dédiée à Notre Dame de Lourdes que le petit André avait été baptisé le 30 août 1901, son parrain était Marcel Porier, le mari d'une cousine germaine de son père et sa marraine, Clémence Pamart, épouse de son oncle René Demeerseman.

La petite Alice venait d'avoir neuf mois et André avait soufflé, depuis quelques jours, ses sept bougies quand ils durent affronter un de ces drames qui marquent les destinées : le 1^{er} septembre 1908 on retrouva sans vie le corps de leur papa qui laissait ainsi une veuve de 33 ans avec six enfants dont l'aîné avait onze ans. On a dit qu'il était mort d'une 'fluxion de poitrine'. Ce fut, pour la famille, une façon de garder, par le silence, la mémoire de celui dont le corps dut être déposé à la fosse commune, comme celui

1. Denise Masson (1901-1994). Après un essai de vie religieuse, elle entreprend des études d'infirmière, puis s'installe au Maroc en 1929. De 1930 à 1932, elle dirige un dispensaire dans la médina de Marrakech. Encouragée par Louis Massignon et Louis Gardet, elle s'adonne à des recherches sur les trois religions monothéistes. En 1967, elle publie, dans la collection 'La Pléiade', une traduction du Coran qui sera reprise, à Beyrouth, près de dix ans plus tard sous le titre : 'Essai d'interprétation du Coran inimitable'.

2. Denise Masson, *Porte ouverte sur un jardin fermé*, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, p. 212.

d'un indigent. Un conseil de famille se réunit et prit les décisions qui s'imposaient : deux filles, Andréa et Gilberte, furent placées pour un temps à l'orphelinat et on suggéra que la maman prenne du service ménager pour subvenir à ses besoins tout en assurant la présence au foyer relayée de temps à autre par la grand-mère paternelle. Comment les enfants ont-ils vécu ce choc affectif et les changements qui en découlaient ? Comment le petit André a-t-il intégré la disparition de son père au moment où il devait changer d'école ? On ne le sait pas, mais peut-être que cela expliquerait, chez lui, une certaine forme de réserve faite de discrétion et de sens du secret.

Ainsi donc, Madame Demeerseman accepta de se mettre au service d'un médecin connu de la ville, le docteur Decouvelaere³ qui se trouvait être le médecin des cheminots d'Hazebrouck. D'ailleurs celui-ci invoquait un certain lien de cousinage avec les Demeerseman⁴. C'est ainsi que la mère et les enfants s'installèrent dans un petit logement de fonction situé, rue Donkèle, au-dessus du garage de ce médecin. Ma grand-mère conserva l'usage de ce logement même quand les Decouvelaere eurent quitté leur résidence hazebrouckoise pour le sud-ouest.

Dans la famille on avait des convictions religieuses solides, des principes moraux bien ancrés, ainsi que le sens du travail et du devoir. Ces valeurs ont permis à chacun de survivre même si on peut ajouter que l'éducation donnée et reçue fut plutôt stricte, quelque peu teintée d'une forme de jansénisme moral assez répandue dans la région. Ceci s'expliquait sans doute par l'influence de Jansénius qui fut enseignant à Louvain avant de devenir évêque d'Ypres⁵. Cela pourrait expliquer aussi qu'André s'est toujours montré d'une grande pudeur et qu'il ne comprenait pas que l'on pût l'être un peu moins. Ainsi dans ses dernières années de présence à l'IBLA, quand il lui arrivait de suivre un programme de télévision dans lequel il y avait un baiser un peu prolongé ou une tenue un peu légère, il disait : *yezzi 'âd* (ça suffit) ; sur ce, il se levait pour se retirer dans sa chambre.

À la rentrée scolaire de 1908, André rejoignit ses frères à la « grande école » Notre-Dame tenue alors par les Frères des Écoles Chrétiennes.

3. Jules Decouvelaere (1854-1930) est né à Renescure, petit bourg situé à l'ouest d'Hazebrouck. Après ses études de médecine, il s'installe à Hazebrouck en 1880. Humaniste, il fut membre fondateur de la Croix Rouge. Il se retira à Pau en 1915 où il visitait les hôpitaux de la Croix Rouge.

4. Une étude généalogique d'Émile Vanden Bussche, parue en 1881, sur la famille flamande des De Mersseman signale que Jean-François De Mersseman épousa, en 1712, Marie-Françoise De Ceuvelaere de Staple et que leur fils, François, épousa en 1740, sa cousine Jeanne Françoise De Ceuvelaere. La transcription des noms propres flamands se prêtait à quelque fantaisie.

5. Ville belge située à une trentaine de kilomètres d'Hazebrouck.

Elle était située rue de Flandre, devenue plus tard avenue Masson-Beau. Il y resta jusqu'en 1913. Quand approchaient les vacances scolaires, les garçons se réjouissaient à la perspective d'aller passer quelques jours à Wallon Cappel chez la grand-mère qui était chaisière à l'église. Ils s'y rendaient à pied : quatre bons kilomètres. Là ils pouvaient s'ébattre en pleine campagne : franchir les barrières des pâtures, voire agacer les vaches et se canarder à coups de cailloux, ce qui laissera une marque au-dessus de l'œil droit du jeune André qui n'était, du reste, pas le moins habile pour les lancer. Il arrivait parfois à ces petits-fils de garde champêtre de pratiquer quelque maraudage dans les arbres fruitiers du voisinage. Pour cela l'ainé s'entendait avec le plus jeune tandis que mon père, moins audacieux, se laissait pincer par le propriétaire tout en prétendant, néanmoins, se nommer « Jules Roussel » ! De ces temps de plein air et d'ébats quelque peu primaires, le père André a gardé longtemps une certaine agilité à grimper aux arbres ainsi qu'une habileté à lancer des cailloux jusqu'à organiser, plus tard, des concours de lancer en distance et en précision, avec ses confrères étudiants de l'IBLA qu'il emmenait, pour un temps de détente, sur la plage de Gamart au-delà de Carthage.

Mon père et son jeune frère étaient du nombre des enfants de chœur, ils avaient même un faible pour les mariages, parce qu'à la fin de la cérémonie ils pouvaient se précipiter au fond de l'église pour barrer la sortie à l'aide d'un cordon afin de recevoir une bonne pièce des mariés et de leurs familles. Ils n'étaient pas peu fiers de rapporter à leur mère le produit de leur quête. Ils fréquentaient aussi le patronage de la paroisse animé par un vicaire, l'abbé Cattoor⁶, pour lequel André gardera toujours une affection reconnaissante lui rendant visite à chacun de ses retours en France. C'est vraisemblablement en pensant à lui qu'André a pu dire plus tard, à ses confrères : « Avoir rencontré un vrai prêtre sur notre chemin, cela marque notre âme pour la vie. C'est inoubliable »⁷, et d'ajouter, un peu plus loin, qu'un prêtre avait laissé en son âme un parfum pour la vie. Ce vicaire arriva jeune prêtre à la paroisse Notre Dame de Lourdes en 1909 et y resta jusqu'en 1923. Il joua, auprès de mon père et de son frère André, un rôle d'éducateur et de conseiller providentiel. Ils ont trouvé en lui une sorte de « père » à qui ils pouvaient se confier.

C'est en 1912 que le jeune André reçut, dans cette paroisse, le sacrement de Confirmation et que le désir de se faire prêtre germa dans son cœur. On peut penser que l'abbé Cattoor ne fut pas étranger à ce désir naissant,

6. Étienne Cattoor (1884-1963). Vicaire à Hazebrouck Notre-Dame et aumônier des cheminots de 1909 à 1923, puis vicaire à Roncq Saint-Piat de 1923 à 1929. Il est curé d'Hardifort de 1929 à 1954.

7. A. Demeerseman, *Retraite de huit jours*, IMA, Maison-Carrée, 1953, pro manuscripto polycopié, fasc. 2, p. 24.

lui qui voyait avec quel sérieux notre jeune enfant de chœur servait la messe. Quand ce projet fut suffisamment mûri, ce bon vicaire prépara le candidat en lui donnant les premiers rudiments de latin pour lui permettre de rejoindre l'Institution saint-François d'Assise d'Hazebrouck, car tel était le nom de cet ancien couvent de Capucins ouvert en 1865 comme collège libre et devenu en 1873 petit séminaire pour accueillir, en terre flamande, les vocations de la région.

Le séminariste

André y entra en septembre 1913, il avait alors douze ans. Sa mère se fit un devoir d'accompagner son fils pour cette première rentrée, ne serait-ce que pour l'aider à porter son modeste trousseau. Une fois arrivé devant la grande porte du séminaire, pour marquer sa résolution, il dit sans ambages à sa mère : « Tu peux retourner à la maison, je n'ai plus besoin de toi » ! Sa mère en resta stupéfaite et pétrifiée : son flamand de fils n'avait pas encore appris à conjuguer détermination et délicatesse ! Bien plus tard, il avouera à l'une de ses nièces avoir regretté cette rudesse durant des années. Ce séminaire était un établissement d'apparence austère avec sa longue façade de briques au teint délavé, austère aussi dans son règlement et dans son régime d'internat. Cela n'empêchait pas d'ailleurs les jeunes d'y poursuivre de solides études secondaires, d'y voir leur famille au parloir un certain dimanche par mois, de s'y épanouir humainement et spirituellement et même d'y faire quelque entorse au règlement pour le plaisir de ceux qui s'y livraient. Il y avait aussi les jours de promenade : elle se faisait en rangs par les rues de la ville pour atteindre ce qu'on appelait « la pâture du séminaire. » Le jeune André avait fini par obtenir de faire une halte chez l'ancienne voisine de sa mère du temps où celle-ci habitait près du pont Rommel ! En faisant passer cette voisine pour une « cousine », André échappait ainsi à l'embrigadement des rangs grâce à la bienveillance quelque peu complice de l'abbé surveillant de promenade. Ce jeune André savait ainsi se tirer d'affaire ! On sait, par la liste des élèves de l'année 1915-1916, que le jeune André était en 4^e dans une classe qui comptait 24 condisciples.

C'est durant ce temps de séminaire qu'André connut les effets de la guerre de 14-18. Certes, Hazebrouck était en arrière du front des Flandres mais elle servait de base et d'étape pour les troupes françaises et britanniques combattant vers Ypres. De ce fait, une partie du séminaire fut réquisitionnée pour servir d'hôpital auxiliaire pour les soldats anglais. En outre, la gare d'Hazebrouck qui desservait Lille, Béthune, Calais, Dunkerque et Poperinge était devenue, pour les Allemands, un objectif à neutraliser par bombardements. Ainsi le bâtiment du séminaire fut touché par l'inoubliable bombardement du 13 décembre 1917 alors que professeurs et élèves

y résidaient. Ce jour-là, 87 obus de gros calibre tombèrent sur la ville. Cela provoqua un choc émotionnel chez beaucoup et laissa des traces dans le psychisme du jeune André. Pour lui, « l'ennemi » n'était plus une abstraction, il était devenu une menace qui engendra une forme de prévention à l'encontre de l'Allemand. Celle-ci sera ravivée, quelque vingt cinq plus tard, lorsque il apprendra que sa sœur Andréa mourra victime du bombardement du 4 septembre 1943. Pour l'instant, il fallut évacuer le séminaire et se réfugier chez les Assomptionnistes de Clairmarais⁸ à quelque vingt kilomètres à l'ouest d'Hazebrouck, où les cours reprirent en janvier 1918. André fit, en ces circonstances, selon ses termes, « l'expérience de la guerre, expérience qui contribua à former la mentalité. » À propos de cette expérience de la Grande Guerre vécue à Hazebrouck, proche du front de l'Yser, le père André a écrit, en reprenant les propos d'un historien de la cité :

« La ville fut durement touchée par des pièces d'artillerie allemandes de gros calibre. Pour en donner une idée, il est arrivé en 1917 que cent vingt obus sont tombés en deux jours en détruisant totalement une quarantaine de maisons sans parler de quatre vingt une maisons gravement endommagées. La mémoire des Hazebrouckois est remplie de souvenirs précis sur cet aspect de leur vie et de leur ville »⁹

Pour reprendre ces lignes quelque soixante dix ans après les faits, il fallait que sa mémoire en fût réellement impressionnée. L'année 1917-1918 fut donc perturbée d'autant plus que Clairmarais ne permettait plus les visites dominicales de sa mère, réfugiée à la ferme Verstavel située entre Hazebrouck et Wallon Cappel. Au terme de cette année scolaire mouvementée André avait besoin de réelles vacances : il alla les passer à Pau chez les Decouvelaere, repliés là avec les trois filles Demeerseman qu'ils avaient placées dans un ouvroir de couture.

Après ces vacances, André revint, en septembre 1918, pour sa dernière année, d'abord à Clairmarais, puis à l'institution Saint-François à l'issue des vacances de Toussaint 1918, soit quelques jours avant l'armistice. Notre séminariste fit de bonnes études secondaires classiques avec latin, grec et allemand sous la conduite d'enseignants qui l'ont marqué, particulièrement l'abbé Charles Delannoy, supérieur du séminaire qui deviendra par la suite vicaire général du Cardinal Liénart. Le jeune André fut toujours parmi les quatre premiers dans des classes de vingt à trente élèves. Son professeur de « rhétorique » décela chez son disciple une expression écrite aux tournures

8. Commune du Pas-de-Calais, près de Saint-Omer.

9. Albert Deveyer, *Souvenirs d'Hazebrouck*, Westhoek-Éditions, Coll. Mémoire Collective, 1985, p. 195.

imagées et poétiques, ce qui a fait dire à ce professeur que son élève avait une tournure d'esprit « orientale. » Était-ce une prédisposition qui s'épanouira plus tard en Tunisie ? On peut le penser car il sut toujours manier l'image et l'évocation symbolique tant dans son expression orale que dans son expression écrite.

Quand donc l'idée de se faire « Père Blanc » lui est-elle venue ? Il est difficile de le dire car il n'en a jamais parlé. On sait cependant que les Pères Blancs étaient connus dans la région du Nord : leur habit blanc, par son aspect exotique, pouvait frapper l'imagination et réveiller le rêve de l'ailleurs déjà entretenu par les moulins à vent. Il y avait, en particulier, le père Joseph Muller¹⁰ dont la famille était originaire d'Hazebrouck. Il était responsable de la maison de Lille depuis 1911 et parcourait la région en visitant les écoles et les collèges libres pour parler de ses confrères et de leurs activités en Afrique. Le petit séminaire d'Hazebrouck avait ainsi droit à ses visites d'autant plus que déjà plusieurs sujets s'étaient orientés chez les Pères Blancs. Ce fut, semble-t-il, le premier père blanc que le jeune André rencontra dès sa première année de séminaire. Ce dernier laissa mûrir en lui le projet de les rejoindre, il s'en ouvrit un beau jour au prêtre du séminaire qui le guidait et qui l'encouragea dans cette voie. Pour en informer sa mère, André ne prit pas de gants, c'est le cas de le dire et voici comment. Lors des sorties, il convenait que les séminaristes prissent une tenue qui relevait de l'uniforme, y compris les gants. Notre séminariste n'entendait pas les mettre et les responsables du séminaire en avertirent sa mère. Un jour de parloir, celle-ci questionna son fils à ce sujet. Il lui répondit tout froidement « un père blanc ne porte jamais de gants ! » Cette déclaration à l'emporte-pièce révélait certes son sens de l'observation mais elle manquait sûrement de délicatesse et de doigté. Une nouvelle fois sa mère fut désarçonnée par ce propos auquel elle ne s'attendait pas.

André, au cours de sa dernière année d'études secondaires rédigea donc, en 1919, sa demande d'admission au séminaire de philosophie des Pères Blancs, temporairement replié, en raison de la guerre, au lieu-dit « Le Colombier » situé sur la commune de Saint Barthélemy d'Anjou, maintenant intégrée à la ville d'Angers. Ainsi, le jeune André allait s'éloigner de sa famille et de sa terre natale pour répondre à l'appel entendu. Un autre

10. Joseph Muller (1872-1938) né à Hazebrouck en 1872, fit son petit séminaire à Hazebrouck puis le grand séminaire diocésain de philosophie. Il rejoint le noviciat des Pères Blancs en octobre 1894 après avoir fait son service militaire et avoir servi le diocèse comme professeur de collège. Ordonné prêtre le 18 mars 1899, il est nommé en Ouganda comme formateur de petit séminaire. De 1909 à 1911, il est professeur au scolasticat de Carthage, puis est nommé responsable à Lille pour y susciter des vocations. Il y décède en 1938 d'une congestion cérébrale, il sera inhumé à Hazebrouck dans le caveau de famille.

hazebrouckois, condisciple de séminaire, Daniel Demassiet¹¹, dont les parents avaient été tués lors du bombardement du 13 décembre 1917, avait effectué la même démarche. La rentrée était prévue pour le 1^{er} octobre et l'on partait alors pour deux ans.

Arrivé à Angers, André qui n'avait pas encore de stylo, s'empressa d'écrire, au crayon, une carte à sa mère :

« Me voici à Angers. Je suis parti quand même de Paris avec le train du matin et suis arrivé à 2 heures. J'ai fait le voyage seul. Je m'en vais à St Barthélemy à 5 heures... Je suis allé visiter la cathédrale... J'espère que tu ne t'attristes pas trop de mon départ, cela te consolera de penser que c'est pour Dieu que je t'ai quittée. Sitôt arrivé au Colombier je t'écirai. »

Une nouvelle page allait s'écrire loin de la terre des moulins à vent...

11. Daniel Demassiet (1899-1967). Après ses études de philosophie chez les Pères Blancs (1919-1921) il fait son service militaire. Après son noviciat commencé en 1922, il est à Carthage pour la théologie. Ordonné prêtre en février 1928, il est nommé professeur à Saint Laurent d'Olt. Il en devient le supérieur en 1934. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier. Après sa libération, il est nommé, en 1943, au séminaire de philosophie à Béruges d'abord puis à Kerlois. En 1950 il est nommé supérieur régional en Afrique de l'Ouest jusqu'en 1964. De retour en France il devient vice-provincial.

CHAPITRE II

Le candidat ‘Père Blanc’

Dans le groupe des étudiants nouvellement arrivés au Colombier, André se trouvait parmi les plus jeunes. Certains d’entre eux avaient connu une interruption de leurs études en raison de la mobilisation et n’avaient repris leur projet de vie qu’à l’issue de la guerre, forts d’une maturité acquise au contact de leurs camarades soldats dans des circonstances qui burinent les personnalités ; Louis Durrieu était de ceux-là. Tout cela faisait la richesse humaine du groupe des étudiants de première année. Dès leur entrée, chacun était appelé « frère » suivi du nom de famille et c’est ainsi qu’ils s’appelaient entre eux en se vouvoyant. On peut imaginer les sourires entendus qu’ont dû échanger, au tout début, André et Daniel en s’appelant réciproquement « frère Demeerseman » et « frère Demassiet » !

Le philosophe

Selon la tradition de l’époque, dès la retraite d’entrée finie, les étudiants de première année endossaient l’habit père blanc, le rosaire en moins. Cet habit consistait en une sorte de longue robe blanche dont la coupe tient plus de la gandoura nord-africaine traditionnelle que de la soutane ecclésiastique ! Sur cette gandoura se portait un burnous de laine blanche ; la coiffure étant la chéchia rouge de type algérien. Le frère Demeerseman parla de cette gandoura dans une carte à sa mère datée du 23 octobre 1919 :

«Aujourd’hui nous avons un jour de grand congé, sans doute pour donner un peu de repos à l’esprit qui finirait par se lasser du rude labeur de la Philosophie. Un jour de congé, c’est ici quelque chose de bien gai et de bien poétique... Le matin après le déjeuner nous partons pour toute la journée dans un parc des environs où a lieu le dîner¹ en plein air... Les longues promenades ne me déplaisent pas car,

1. Dans le langage courant des gens du Nord, le dîner est le repas de midi tandis que le déjeuner correspond au petit déjeuner.

sous ce rapport, je suis aussi volage qu'auparavant, ma gandoura en souffre quelquefois un peu mais elle finira sans doute par s'y habituer.»

Dans la communauté des formateurs, venaient d'arriver, au titre de professeurs de philosophie, les pères Joseph Bégasse et Stanislas Vanwaelscappel. Le premier, docteur en Droit Canon depuis 1914, venait d'être démobilisé; le second, originaire du «pays des moulins à vent», avait une bonne expérience de formation des séminaristes acquise au séminaire Sainte-Anne de Jérusalem. Ce bon père exerça sur notre jeune philosophe une influence profonde non seulement sur le plan intellectuel mais aussi sur les plans humain et spirituel.

Le frère Demeerseman se mit avec enthousiasme à la philosophie thomiste que l'on considérait comme celle qui préparait le mieux à approcher, plus tard, la théologie. Les professeurs commentaient en français des manuels en latin que l'on désignait par le nom de leurs auteurs: «Farges et Barbedette.» On savait aussi se détendre durant les récréations et les jours de congé durant lesquels on se promenait, par des chemins bordés de haies, dans la campagne angevine. Le fonctionnement de la maison prévoyait un temps de travail manuel sur lequel le jeune philosophe n'a jamais été bien loquace; et pour cause, ce n'était pas son violon d'Ingres!

Les étudiants de 2^e année, parvenus au terme de leurs études de philosophie, quittèrent «Le Colombier», le jour de l'Assomption, pour un temps de congé en famille avant de s'embarquer pour le noviciat, situé près d'Alger. Le lendemain, le reste de la communauté prenait le train pour Beaupréau avec résidence au petit séminaire pour deux semaines de détente avec excursions à la Trappe de Bellefontaine, à Saint Laurent sur Sèvre dans le bocage vendéen, à Saint Florent le-Vieil, haut lieu des guerres de Vendée... Puis, le 28 août 1920 ce fut le retour au «Colombier» où l'on apprenait que l'on s'installerait à Kerlois, à la sortie d'Hennebont, en pleine terre du Morbihan dans une maison dont le Supérieur général venait de décider l'achat. Cet établissement avait servi, pendant la 1^{ère} guerre mondiale, de lieu de rétention pour des civils allemands ou autrichiens et leurs gardiens. Pour activer les travaux d'installation, une petite équipe se rendit sur place avec le père économe, elle fut rejointe, le 20 septembre, par un second groupe d'étudiants. Le dernier groupe, auquel appartenait André, continuait à préparer le déménagement en confectionnant des ballots et en clouant des caisses. Ce dernier, écrivant à sa mère le 26 septembre 1920, signalait:

«Nous sommes encore au Colombier probablement pour huit jours... Aujourd'hui nos anciens confrères de seconde année naviguent vers Alger et le noviciat... Un an d'études et ce sera notre tour. Cette année-ci, les nouvelles recrues n'auront pas la chance que nous avons eue de rentrer dès le 1^{er} octobre.»

C'est le 2 octobre que le dernier groupe fit ses adieux au « Colombier ». Kerlois était un bâtiment du XIX^e siècle construit pour servir de Noviciat aux Eudistes² : une façade principale avec une porte d'entrée au centre et une aile latérale à l'Ouest³ ; à l'arrière il y avait l'ancien manoir et les dépendances, puis, le jardin et le parc. C'est dans ce nouveau cadre que le frère André et ses 15 condisciples commencèrent, le 9 octobre 1920, leur deuxième année de philosophie plus spécialement vouée à la métaphysique par laquelle on tentait, disait-on, d'avoir « l'intuition de l'être » ! Ce sera la première promotion sortie de Kerlois. Au terme de ces deux années, les formateurs d'André reconnaissaient sa très bonne mémoire ainsi que son excellente intelligence spéculative. On disait de lui qu'il était le « philosophe » qui aimait l'étude avec une aptitude spéciale pour les questions métaphysiques. On ajoutait qu'il avait la ténacité flamande teintée de réserve et qu'il n'avait pas d'aptitudes particulières pour les tâches matérielles.

Il fallait envisager l'étape suivante et rédiger sa demande d'entrée au « Noviciat » après avoir pris l'avis du formateur à qui l'on s'était confié pour tout ce qui relevait des questions de conscience. Il écrivit cette demande le 12 juin 1921, elle fut acceptée. Avant de s'y rendre, il profita d'un petit séjour en famille. Il y retrouva sa mère bien-aimée et put expliquer à son frère Élie le sens qu'il donnait à sa vocation ce qui rapprocha davantage les deux frères. Le futur novice en fit la confidence à son frère, après quelques mois de noviciat :

« J'ai été heureux de trouver en toi, un frère capable de comprendre l'idéal auquel j'ai donné ma vie »⁴.

Le noviciat

Puis, André, avec une réputation de bon philosophe, se dirigea sur Marseille, avec ses confrères de cours, dans les premiers jours de septembre 1921, afin de s'embarquer pour Alger. Le noviciat, en effet, était installé à Maison-Carrée – maintenant El-Harrach –, au centre de la baie d'Alger, à quelques centaines de mètres de la mer. Le bâtiment en forme de U donnait sur un jardin intérieur qu'entourait, sur trois côtés, un cloître à piliers supportant des arcs outrepassés. L'étage comportait une centaine de chambres disposées de part et d'autre d'un large couloir central.

2. Ceux-ci durent quitter les lieux en 1905 suite aux lois anticongrégationnistes.

3. L'aile latérale de l'Est fut bâtie en 1926 : salles de classe au rez-de-chaussée et chapelle à l'étage.

4. Carte écrite le 27 décembre 1921.

Avant la retraite de début d'année, le frère Demeerseman envoya un mot rapide à son frère Élie:

« Tu me parlais, avant mon départ d'un cadeau que tu voulais me faire. Tu ne saurais m'en faire un plus agréable et un plus utile qu'un bon stylo. Je dis utile car ici cet instrument est indispensable pour assister aux conférences du R.P. Maître. »

Ce fut son premier stylo !

Le maître des novices, le père Henri Le Veux⁵, présidait, avec doigté et fermeté, à la formation des novices depuis mars 1919. Après une retraite de huit jours, le 27 septembre 1921, tous les candidats endossèrent l'habit blanc ; pour ceux qui, comme André, venaient de Kerlois, il ne restait plus qu'à glisser autour du cou, le fameux rosaire aux grains blancs et noirs. Deux jours après la vêtue, André envoya une carte à son frère Élie :

« Aujourd'hui, 29 septembre, nous avons le bonheur de faire notre pèlerinage à Notre Dame d'Afrique, sanctuaire plein de souvenirs pour notre Société... Je porte le rosaire sur l'habit depuis mardi et suis maintenant officiellement de la Société. Je te laisse deviner ma joie. »

On sait qu'en arrivant à Maison-Carrée, André fut nommé « réglementaire », chargé, donc, d'assurer les sonneries dans le respect des horaires pour le bon déroulement des journées. Quand on a la réputation d'avoir le sommeil lourd, comment entendre la sonnerie de son réveil pour assurer, à 4 h 25, le lever des autres ? Le premier matin André n'y parvint pas, ce qui valut une remarque publique du père Maître omniprésent à la vie de la maison. Pour le lendemain on disposa autrement le réveil... mais rien n'y fit et le deuxième matin ressembla au premier. Pour assurer le réveil du troisième matin, André dont on connaît le volontarisme, décida de rester éveillé toute la nuit. Mais c'est dans ces cas-là qu'une torpeur vous prend vers les deux/trois heures du matin et vous enfonce, quand on a vingt ans, dans le meilleur des sommeils. André, quelque peu dépité, fut alors relevé de sa fonction de réglementaire ! Les premières impressions du jeune novice sont mitigées, il aurait préféré poursuivre des études. Il le laissa entendre dans une carte écrite à son frère, le 21 novembre :

« Parlons un peu de la vie du noviciat. Au début, cette vie ne m'attirait guère et j'aspirais vivement à la vie d'étude à Carthage, mais j'ai changé d'avis... Il s'agit

5. Henri Le Veux (1879-1965) Ce breton fut ordonné prêtre en 1903 puis envoyé en Ouganda. Pendant la 1^{ère} guerre mondiale, il est mobilisé. En 1919, il est nommé maître des novices à Maison-Carrée, charge qu'il assumera jusqu'en 1928, puis il retrouvera l'Ouganda jusqu'à sa mort.

de s'y mettre entièrement, de se donner entièrement à l'œuvre de sa transformation intime. D'ailleurs à vingt ans, je ne crois pas qu'on ait grande difficulté à se donner.»

Dix jours plus tard, André adressa un nouveau courrier à son frère pour donner quelques détails sur l'organisation de la journée :

« Le matin, nous avons une classe d'Écriture Sainte, le soir une classe d'anglais très intéressante qui est surtout une école de prononciation... Le mardi, nous avons une classe de médecine donnée par un docteur d'Alger, M. Sabadini, un vieil habitué du Noviciat. Nous avons aussi deux heures de travail manuel par jour. Les affectations varient et il faut, bon gré mal gré, être ou devenir bon à tout faire. Il faut se tenir dans la disposition constante de manier la pioche et de suer à grosses gouttes à la carrière où l'on extrait la pierre, comme de manier le balai ou de nettoyer les indispensables. Tu vois qu'il y a le choix ! Nous avons surtout chaque matin les Conférences données par le père Maître et qui nous aident à confirmer notre vocation. »

Cette période de formation, au régime conventuel marqué, durait une année entière durant laquelle on s'initiait à « l'esprit père blanc » par l'étude des « instructions du cardinal Lavigerie » et des documents de base de la Société. Le frère Demeerseman se laissa modeler, non sans contention, pour assurer les fondements d'une spiritualité apostolique et pour asseoir de solides convictions en faisant siennes les directives spirituelles du maître des novices, en tenant compte de ses conseils donnés avec autorité et en assimilant la structure de la Société qu'il fallait apprendre par cœur. Ce programme ne laissait guère de place aux contacts avec le monde environnant, hormis les jours de grandes promenades. Par une carte à son frère Élie, datée du 4 juin, André raconte une de ces sorties faite aux gorges de la Chiffa :

« Cette promenade est une des promenades traditionnelles du noviciat. Comme de coutume, à 4 h 25 nous sommes sur pied. Après la messe et la Sainte Communion, nous prenons la direction de la gare de Maison-Carrée pour prendre le train avant six heures. Le train nous mène ainsi à travers la belle plaine de la Mitidja, véritable grenier de céréales, jusqu'à Blida où nous changeons de train pour Chiffa, point d'arrêt de notre excursion. »

Au terme de cette année, le maître des novices confirma les appréciations des formateurs antérieurs en ce qui concerne son excellente mémoire et sa très bonne intelligence spéculative. Il précisa, en outre, quelques points positifs comme sa piété et sa régularité ainsi que quelques traits plus négatifs comme son inadéquation face aux questions pratiques et son maintien

manquant de distinction. Il signala encore ses tendances à la distraction, son caractère tenace quoique docile ; en somme, « un sujet incomplet à styler et à dégourdir » !

La théologie à Carthage

En septembre 1922, le frère Demeerseman fut heureux d'être admis à Carthage pour retrouver les études et découvrir la réalité humaine de la Tunisie. La maison de théologie était implantée sur la colline de Byrsa. C'était un bâtiment dont la façade blanche donnant sur la mer s'ornait, à son rez-de-chaussée et à son unique étage, d'arcades outrepassées que soutenaient des colonnes torses. Le musée Lavigerie occupait une partie du rez-de-chaussée tandis que le scolasticat – c'est ainsi que l'on appelait cette maison d'études de théologie – prenait tout le reste de ce qui avait été bâti entre le jardin du musée et la cathédrale Saint-Louis. Le supérieur expérimenté de cette maison était le père Malet⁶, qui avait l'habitude de se passer, d'un geste machinal, la main droite dans une barbe discrète. Il donnait le ton à cette maison de formation par ses activités de direction spirituelle, par ses classes de pastorale et par les entretiens qu'il donnait aux scolastiques en tournant les pages d'un carnet qu'il ne regardait pas, tant il parlait d'abondance du cœur en se laissant prendre par son sujet.

Parlant de son arrivée en Tunisie, lors d'une interview donnée en 1969 à la radio tunisienne, le père Demerseman disait :

« Vis-à-vis de la Tunisie, ce qui m'a frappé, à mon arrivée, c'est tout simplement la lumière. Je suis un homme du Nord. Cela veut dire que je ne croyais pas qu'une lumière pareille pût exister en ce monde. Je me fatiguais les yeux à la regarder. »

C'est donc dans un cadre perçu comme lumineux qu'André commença sa première année de théologie. Mais très vite, tout en se donnant à ses études, il sut s'ouvrir de deux façons au monde tunisien environnant. D'abord par l'apprentissage de l'arabe parlé et puis par l'insertion dans une équipe de scolastiques qui se faisaient, aux jours libres, infirmiers ambulants. C'était une sorte de dispensaire mobile assuré par trois étudiants dont un plus chevronné. Ils parcouraient les environs non sans avoir attaché

6. Joseph Malet (1872-1950). Originaire de l'Aveyron, il entre tout jeune à l'école apostolique avant de rejoindre, en 1886, le petit séminaire Saint-Eugène à Alger. Il commence son noviciat en 1891 à Maison-Carrée et l'année suivante il rejoint Carthage pour achever sa formation. Il est ordonné en 1898 et maintenu à Carthage comme professeur jusqu'en 1906. Pendant trois ans il est 'visiteur en Afrique Équatoriale' et, de 1909 à 1937, il est supérieur du scolasticat de Carthage.

sur leur bicyclette une caisse équipée pour assurer les soins courants : maux de tête, de ventre, de dents... plaies, bobos et purulences. Ils prolongeaient ainsi une vieille consigne que le cardinal Lavigerie avait adressée au père Delattre lorsqu'il le nomma à Carthage en novembre 1875 : soigner les Tunisiens des environs.

Cette activité avait lieu lors des congés hebdomadaires et elle n'a pas empêché les étudiants qui la pratiquaient de s'adonner avec sérieux à l'étude de la théologie. J'ai reçu du père André son « Marc », c'est-à-dire son livre de théologie morale. Il était tout couvert de notes écrites à l'encre rouge, avec parfois un petit papillon collé parce que les marges ne suffisaient pas pour y fixer les annotations complémentaires. L'écriture était petite et très régulière, elle n'avait que peu de ressemblance avec celle que l'on a connue plus tard et qui était plus ample et plus arrondie ; même l'écriture avait fini par se 'tunisifier' !

Ce qui a marqué notre jeune scolastique lors de sa première année de Carthage ce fut la célébration de la solennité des Saintes Félicité et Perpétue, le 7 mars. Dès la veille, les scolastiques se rendaient à l'amphithéâtre pour y planter des oriflammes dans l'arène et élever un reposoir sur le lieu présumé de la prison des saintes martyres. La cérémonie avait lieu dans l'après-midi et débutait par une procession où étaient portées les statues des deux martyres, puis on écoutait leur panégyrique avant de se recueillir avec la bénédiction du Saint-Sacrement. Pour conclure le chœur des scolastiques entonnait la cantate « les Martyrs aux arènes. » J'ai encore entendu le père André en chantait des bribes bien des années après : « César, ceux qui vont mourir te saluent. »

Au terme de cette première année de théologie il fallait bien accomplir son service militaire qui depuis la loi d'avril 1923 était ramené à 18 mois pour des raisons budgétaires. Durant l'été 1923, André et d'autres de ses condisciples français furent incorporés au « 4^e zouaves » à Tunis. C'est là qu'il entra en relation avec un certain adjudant corse, nommé Tramoni, qui roulait les « r » et dont les expressions quelque peu cocasses faisaient la joie de ses recrues. En voici deux exemples : « Combien y-a-t-il de chevaux à l'écurie » ? Réponse : « Sept, mon adjudant. » Réplique : « Sortez-en la moitié » ! Et cet autre : « La température étant tropicale nous attendrons qu'elle soit moins 'picale' pour sortir » ! (sic). André prit l'habitude de noter ces propos sur un petit carnet qu'il gardait sur lui, ce qui lui permettait de les ressortir en bonne compagnie, même plus tard pour détendre ses étudiants. C'est peut-être de cette époque qu'est née l'habitude d'avoir sur lui quelque carnet de propos, de citations ou de définitions. Il a ainsi défini l'adjudant : « quelqu'un qui a sacrifié son intelligence sur l'autel de la discipline » ! On a dit que durant son service militaire le jeune Demeerseman a montré beaucoup d'ouverture et qu'il continua d'étudier, durant les temps libres, la langue parlée tunisienne. Le contact avec les hommes avait dilaté

sa personnalité qui se révéla ainsi moins réservée et plus extravertie et, par là, plus apte à la rencontre de l'autre.

Le service militaire achevé, le frère Demeerseman reprit le chemin de Carthage, au début de l'année 1925, pour poursuivre sa préparation au sacerdoce. Il se remit avec entrain à tout ce que demandait cette formation tout en reprenant ses sorties d'infirmier ambulant et sa pratique de la langue arabe. Ces sorties furent pour lui comme le premier livre ouvert sur la sagesse de vie tunisienne. Parlant de ses débuts en Tunisie il disait :

« La deuxième chose qui m'a enthousiasmé, c'est la langue arabe avec son système de racines, ses capacités poétiques, son ouverture à l'abstraction, ses liens avec la langue du Coran. Mon enthousiasme s'étendait à la fois à l'arabe classique et à l'arabe tel qu'il était parlé en Tunisie. J'y découvrais une philosophie de la vie et une sagesse qui a sa valeur »⁷.

L'orientation de sa vie est, pour ainsi dire, inscrite ici. Cette orientation était servie par le don qu'il avait pour s'exprimer par images, un don qui a trouvé dans le génie de la langue arabe de quoi se dilater.

En juin 1925, le frère Demeerseman fut appelé à recevoir les premiers ordres mineurs qui habilitent à l'exercice de certaines fonctions d'Église. On reconnaissait alors en lui un scolastique généreux, aimé de ses confrères par son enjouement, reconnu comme un 'philosophe', passionné par l'étude de l'arabe, disponible dans sa fonction d'infirmier ambulant. La cérémonie d'ordination était précédée d'une retraite ; avant de la commencer il trouva juste le temps d'écrire une carte à sa mère :

« Il me reste seulement dix minutes avant d'entrer en retraite. J'ai eu le bonheur d'être appelé par mes supérieurs à la tonsure et aux deux premiers ordres mineurs. Tu devines ma joie. Les examens que j'ai dû préparer, ... l'emballage de nos remèdes de la pharmacie indigène avant notre départ pour Gamart, sans parler du nettoyage, tout cela ne m'a pas laissé une minute, ce qui explique que je n'ai pas pu t'écrire. »

Cette cérémonie d'ordination eut lieu le 28 juin 1925. Les jeunes prêtres quittaient alors Carthage pour un séjour en famille tandis que les autres étudiants partaient passer l'été à Gamart, non loin de La Marsa, où l'on pouvait se détendre dans un parc proche de la mer. C'était le lieu indiqué pour s'adonner, dans un cadre plus libre, à la pratique de la langue. On revenait à Carthage pour célébrer, le 25 août, la fête de Saint-Louis, car les

7. Interview à la radio tunisienne en 1969.

scolastiques assuraient habituellement les chants et les cérémonies des grandes fêtes à la cathédrale dédiée à ce roi de France.

Vers la prêtrise

À la rentrée de septembre 1925, André reprit le cours normal des études de théologie de 2^e année, tout en continuant à investir en langue arabe et à sortir dans les environs comme infirmier ambulant. Le père Malet a dû certainement veiller à ce qu'aucune de ces activités ne nuise à la formation commune du futur prêtre, y compris les offices et les cérémonies. Les cérémonies de la fête de Noël comme celles des autres fêtes avaient lieu à la Primatiale Saint-Louis où la messe de minuit attirait, des environs et même de Tunis, bien des gens et pas seulement des chrétiens : ils étaient là pour se recueillir et prier mais aussi pour entendre les mélodies grégoriennes et le chœur des scolastiques exécutant les chants propres à cette solennité.

Au terme de cette année de formation, le frère Demeerseman reçut, avec ses condisciples, les derniers ordres mineurs le 29 juin 1926. Ses formateurs voyaient en lui un grand travailleur, fervent arabisant, excellent infirmier ambulant. On signala aussi que ses confrères aimaient le plaisanter pour ses multiples distractions et pour son penchant à aborder les questions philosophiques. On dit même qu'il s'emballait pour une idée qu'il exposait avec des arguments élevés dans lesquels les gestes précédaient les paroles. Comment reconnaître dans ce discoureur qui parlait avec les mains le flamand réservé qui entra chez les Pères Blancs six ans plus tôt ?

Comme l'année précédente on alla passer une bonne partie de l'été à Gamart avant de revenir au scolasticat pour commencer la troisième année de théologie. Cette année 1926-1927 avait son importance pour André et ses condisciples car elle menait à l'engagement définitif dans la Société des Pères Blancs ainsi qu'à l'ordination au sous-diaconat. Il fallait pour cela bien peser ce que comportait un tel état de vie, puis en faire la demande pour être ensuite appelé à s'y engager. Le frère Demeerseman rédigea sa demande d'engagement définitif le 17 mai 1927. Dans une telle démarche on pouvait formuler vers quelle terre du continent africain on désirait être envoyé, aussi exprima-t-il le souhait d'être nommé en Afrique du Nord.

Les formateurs, tout en reconnaissant cet attrait, savaient aussi que ce candidat était tout à fait capable de poursuivre des études supérieures de philosophie à l'Angélicum de Rome, l'université pontificale tenue par les Dominicains. À l'heure de se prononcer sur son admission on voyait en lui un homme de devoir sur qui on pouvait compter, quelqu'un d'infatigable à la marche, doué d'une intelligence qui cherche à approfondir les questions philosophiques, trait qui attirait d'ailleurs les plaisanteries de ses condisciples. Une fois admis, il fallait s'engager en toute disponibilité : il s'y prépara

donc par une retraite de huit jours au cours de laquelle il conçut sa vie comme « une vie donnée pour la rédemption des musulmans » de sorte qu'ils obtiennent de « passer du statut de serviteurs de Dieu à celui d'enfants de Dieu. » Au terme de cette retraite, il prononça son serment de père blanc le 27 juin 1927. Cette cérémonie avait lieu la veille du sous-diaconat durant la célébration d'un salut du Saint-Sacrement ; les futurs sous-diacres venaient, un à un, s'agenouiller au pied de l'autel et, la main posée sur le livre des évangiles, en présence de leur supérieur, de leurs professeurs et de leurs condisciples, juraient de « se consacrer désormais et jusqu'à la mort à l'œuvre des Missions d'Afrique » ; puis, sur les marches de l'autel, ils signaient l'acte d'engagement qu'ils venaient de prononcer.

Un dernier été se passa à Gamart avant de commencer la dernière année de théologie. Elle fut marquée, le 5 octobre 1927, par l'ordination diaconale conférée par Mgr Lemaître⁸, archevêque de Carthage. Puis, mois après mois, on s'approcha du terme de cette formation sacerdotale : la prêtrise. Comment André envisageait-il cette prêtrise ? Selon la théologie spirituelle de l'époque qui faisait bonne place, dans la configuration au Christ, à la dimension rédemptrice et sacrificielle. C'est ainsi qu'il dira plus tard à ses confrères :

« Nous ne serions pas allés vers le sacerdoce, si nous n'avions pas senti que le Christ ne nous avait pas appelés à partager le calice que son Père lui avait donné à boire. Nous aurions pu choisir d'employer notre activité pour le pain quotidien, pour le succès ou le pouvoir, bref, pour des fins personnelles. Mais nous avons préféré suivre 'l'Agneau qui porte les péchés du monde', nous avons choisi le sacerdoce, nous avons accepté d'être 'le grain de blé enseveli en terre'. Ce n'était pas une décision banale, elle portait plus loin que nous ne pouvions le soupçonner alors »⁹.

Pour préparer l'appel au sacerdoce, le responsable du scolasticat avait à présenter le candidat. À ses yeux, le futur père Demeerseman était doté d'une bonne intelligence et surtout d'une excellente mémoire qui lui donnait une grande facilité pour les langues. Il avait des connaissances d'anglais et d'allemand, avait étudié l'arabe avec zèle et succès au point de passer pour le meilleur des arabisants du scolasticat. Il était moins bien doué au point de vue pratique bien qu'il fût un bon « infirmier indigène. » Il était d'un caractère énergique et très docile. Gai, dévoué, plein d'entrain, quelque peu

8. Alexis Lemaître (1864-1939) ordonné prêtre en 1888, il entra chez les Pères Blancs en 1900. Il fut directeur du domaine Saint-Joseph de Thibar de 1904 à 1911. En 1911 il fut nommé vicaire apostolique du Soudan français et ordonné évêque. En 1920 il devint coadjuteur de l'archevêque de Carthage, Mgr Combes, auquel il succéda le 20 février 1922.

9. A. Demeerseman, *Retraite de huit jours*, op. cit., fasc. 5, p. 27-28.

vaniteux cependant, de plus, il n'était jamais à court de paroles. On le jugea excellent élément, il fut appelé à la prêtrise.

C'est, le 25 juin 1928, au cours de la retraite qui précéda l'ordination sacerdotale que sa nomination fut connue : il était envoyé à la « maison d'études » installée depuis un bon mois rue des Glacières à Tunis, à la limite de la médina et du quartier européen ; on y préparait les jeunes pères destinés à l'Afrique du Nord. Cette nomination ne surprit personne, d'autant plus que l'intéressé avait fait sienne cette pensée du cardinal Lavigerie : « Apprendre la langue d'un peuple, c'est se préparer à lui appartenir. » Quatre jours plus tard, André recevait l'ordination sacerdotale en la cathédrale Saint-Louis de Carthage : prêtre c'est-à-dire, pour lui, « homme de Dieu donné aux musulmans pour les aimer comme des frères. » Cette formule, qui exprimait son être d'apôtre, prenait quelque distance par rapport à la conception commune que l'on se faisait de la mission, mais elle était conforme aux « règles de sagesse » que le Cardinal Lavigerie avait édictées pour ses fils œuvrant en Afrique du Nord.

Après l'ordination, ce fut le retour en famille pour célébrer, le dimanche 15 juillet, une première messe solennelle, en présence de son ancien vicaire, l'abbé Cattoor, dans l'église de son baptême. Il resta quelques semaines en famille auprès de sa mère qui ne manqua pas de lui tricoter des bas blancs à emporter. Elle renouvela ce geste par la suite, c'était pour elle une façon de contribuer aux dépenses personnelles de son fils. Ce geste de sollicitude maternelle avait son origine dans le fait qu'à l'époque, lorsqu'un jeune se présentait pour devenir 'père blanc', la famille était invitée à contribuer aux frais de formation. Si elle ne le pouvait pas, ce qui était le cas, le jeune père avait alors à rembourser progressivement, sur ses honoraires de messe, une partie des frais engagés.

La Tunisie : état des lieux

Vint le temps de repartir pour la Tunisie. Le jeune père André avait la chance de rejoindre un pays dont il avait déjà quelque connaissance après six années de séjour. Il savait que ce pays vivait sous le régime du protectorat depuis le traité du Bardo du 12 mai 1881, traité par lequel la France exerçait un contrôle sur l'État tunisien qui, tout en conservant sa personnalité, cédait une certaine part de sa souveraineté. Ce « contrôle » devait cesser lorsque les autorités des deux pays auraient reconnu, d'un commun accord, que l'administration locale était en état d'assurer le plein fonctionnement de l'État. L'esprit de ce traité fut rapidement gauchi par la convention de La Marsa du 8 juin 1883 qui donnait au Résident général toutes les fonctions majeures avec un corps d'administration bien supérieur aux nécessités du « contrôle » initialement prévu.

Le futur père étudiant savait aussi que ce statut de protectorat comportait un état de soumission à une nation non musulmane et engendrait, de ce fait, un sentiment d'humiliation et d'amour-propre froissé qui n'était pas étranger à la fibre nationaliste ; celle-ci s'exprima dès la fin de la première guerre mondiale par un mémoire émanant d'étudiants et de notables tunisiens adressé au président américain Wilson : ils lui demandaient pourquoi la Tunisie ne serait pas reconnue comme État indépendant comme ce fut le cas d'autres nations.

Le père André qui avait déjà passé près de six ans en Tunisie n'était pas sans savoir que le 20 mars 1920, le mouvement « Jeunes Tunisiens » s'était organisé en parti politique : le « Parti libéral constitutionnel » ou *Destour*, sur la base d'un programme d'action en neuf points : parmi ceux-ci, la séparation des pouvoirs, l'octroi d'une constitution, l'accès des Tunisiens aux fonctions administratives, la liberté de la presse et d'association...

Notre jeune prêtre devait savoir aussi que le 2 février 1922, une proposition de résolution fut déposée sur le bureau de la Chambre des députés français pour « que soit promulguée, avec l'accord du Bey, une charte constitutionnelle fondée sur le principe de la séparation des pouvoirs avec une assemblée délibérante élue au suffrage universel. » Proposition qui n'aboutit pas mais qui n'empêcha pas certains esprits lucides de partager le propos de Lyautey du 14 avril 1925 :

« Il est à prévoir que dans un temps plus ou moins lointain, l'Afrique du Nord, évoluée, civilisée, vivant de sa vie autonome, se détachera de la métropole. Il faut qu'à ce moment-là, et ce doit être le suprême but de notre politique, cette séparation se fasse sans douleurs »¹⁰.

La Tunisie que le futur étudiant allait retrouver avait une population en continuelle croissance avec une présence de non-Tunisiens en constante recomposition. Selon les données du recensement de 1926, le pays comptait près de 2.160.000 habitants avec 91,96 % de Tunisiens dont 54.000 Tunisiens de confession israélite. La grande majorité des non-Tunisiens était européenne avec d'abord des Italiens (89.216) bien implantés dans Tunis et sa banlieue, puis des Français (71.020) et des Maltais (8.396). Tunis comptait alors environ 190 000 habitants dont 45 % de musulmans.

La composante tunisienne de cette population était travaillée déjà depuis plusieurs années par le sentiment national et souhaitait recouvrer sa souveraineté. Deux facteurs ont favorisé cette conscience nationale. D'abord les jeunes diplômés revenant au pays et se rapprochant du parti le *Destour*.

10. J.F. Martin, *Histoire de la Tunisie contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 55.

Ce fut le cas de Habib Bourguiba¹¹ revenu en Tunisie en août 1927 après ses études de droit à Paris. La presse tunisienne fut le second facteur, car elle était lue et commentée dans les cafés. Elle anima une campagne contre le décret de naturalisation française offert aux Tunisiens : le journal *Al-Umma* (La Nation) affirmait dans un article du 26 août 1923 : « Quiconque sort de sa nationalité est un renégat »¹². Cela donne une idée du climat qui régnait à Tunis où il fallait compter avec une double appartenance, l'une liée au sentiment patriotique national, l'autre liée à l'attachement à la communauté musulmane (*Umma*) et le tout vécu dans le cadre du protectorat français.

De par ailleurs, le père André, en s'installant à Tunis comme prêtre, aurait à se situer, en quelque façon, dans l'Église catholique présente en Tunisie. Cette Église avait commencé modestement, avec la bienveillance d'Ahmed Bey, à prendre corps au milieu du XIX^e siècle pour répondre aux besoins religieux des 10 000 Européens : ils étaient majoritairement Italiens (surtout Siciliens) et en moindre nombre Maltais. Ces gens étaient de modestes pêcheurs, artisans ou petits commerçants installés dans les villes côtières. Cette Église avait pour pasteur un capucin italien, Mgr Fedele Sutter¹³, devenu vicaire apostolique de Tunis en 1844 ; il entretenait de bonnes relations avec Ahmed Bey. Ce prélat avait comme collaborateurs une bonne quinzaine de capucins italiens qui administraient, au moment de l'instauration du Protectorat, neuf paroisses pour le bien spirituel de 23 000 catholiques dont les deux tiers étaient Italiens pour quelques centaines de Français.

Dès 1880 il fut question de la succession de Mgr Sutter âgé alors de 84 ans et, pour éviter la nomination d'un capucin italien, Mgr Lavigerie¹⁴ agit, par le jeu de ses relations, tant à Paris qu'à Rome, si bien qu'il fut nommé, le 28 juin 1881, administrateur apostolique du vicariat de Tunis, avec l'assurance que le gouvernement français lui fournirait une aide financière¹⁵. Sur ces entrefaites avait été signé le traité du Bardo instaurant le protectorat qui ouvrait la porte du territoire tunisien à la colonisation française. Peu de temps après, pour clarifier les choses, un décret beylical

11. Habib Bourguiba (1903-2000), études de droit et de science politique à Paris. Un des fondateurs du parti Néo-Destour, président de la République tunisienne de 1957 à 1987.

12. M. Dabbab, *Le rôle de la presse dans la formation de la conscience nationale...* in *Identité culturelle et conscience nationale en Tunisie*, p. 173.

13. Francesco Sutter (1796-1883) entré chez les capucins de Ferrare, sa ville natale, sous le nom de Fedele de Ferrare, ordonné prêtre en 1818, fut élu provincial en 1834. Il fut envoyé en Tunisie en 1843 comme visiteur apostolique et l'année suivante fut nommé vicaire apostolique de Tunis et consacré évêque.

14. Charles Lavigerie (1825-1892) nommé évêque de Nancy en 1863, puis archevêque d'Alger en 1867, il y fonda la société des Pères Blancs en 1868 et la congrégation des Sœurs Blanches en 1869. Il fut créé cardinal en 1882.

15. Voir : François Renault, *Le Cardinal Lavigerie, 1825-1892, L'Église, l'Afrique, la France*, Paris, Fayard, 1992, pp. 424-430.

du 27 juillet 1881 reconnaissait que le patrimoine du vicariat apostolique appartenait au chef de la communauté catholique de Tunisie et non à l'ordre des Capucins. Un pas supplémentaire sera franchi, le 10 novembre 1884, quand le Pape Léon XIII créera l'archevêché de Carthage dont le premier titulaire, nommé le 4 décembre suivant par dérogation exceptionnelle, sera le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, dont le rêve était de faire renaître le siège de Saint Cyprien avec l'appui d'un clergé diocésain d'origine française.

Tout cela ne pouvait pas ne pas apparaître comme une réorganisation ecclésiale de caractère français dans laquelle les Capucins italiens¹⁶ se sont sentis marginalisés et dans laquelle ils eurent quelque difficulté à se situer aussi furent-ils amenés à quitter la Tunisie dans la première quinzaine de juillet 1891. La voie était alors tracée pour donner, aux successeurs du cardinal Lavigerie, un statut à l'Église en Tunisie : un accord fut signé à Rome le 7 novembre 1893 entre le cardinal Rampolla, secrétaire d'État, représentant le Vatican et M. Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de France près le Saint-Siège, représentant la France. Cet accord était ainsi rédigé :

« Considérant la situation spéciale dans laquelle se trouve la Régence de Tunis sous le protectorat de la France et afin de donner au diocèse de Carthage, qui est compris dans ce territoire, une organisation plus conforme à l'ordre de choses établi, le gouvernement de la République française et le Saint-Siège ont conclu l'accord suivant qui, pendant la durée dudit protectorat, sera constamment observé par les deux parties :

Art. 1 – L'archevêque de Carthage sera nommé par le Souverain Pontife après accord avec le gouvernement français.

Art. 2 – Le gouvernement français continuera d'allouer une subvention spéciale à l'archevêque de Carthage¹⁷. »

De ce fait l'Église en Tunisie se liait en quelque façon à la France et tendait à se faire, en quelque sorte, une alliée de la puissance protectrice. L'implantation de la colonisation française à travers le territoire de la Tunisie qui suivit, au fil des années, fit que les immigrés français de chaque commune voulurent posséder leur clocher « comme en France. » En conséquence « leur attachement au catholicisme exprimait une volonté de regroupement

16. Ils y avaient été admis par Mourad Bey en 1624 comme « Procureurs des Esclaves. » Voir Henri Cambon, *Histoire de la Régence de Tunis*, Paris, Ed. Berger-Levrault, 1948, p. 262 et Pierre Soumille, *Lavigerie et les Capucins italiens en Tunisie de 1875 à 1891*, in *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, CXV/3, pp. 197-231.

17. Paul Cambon, *op. cit.* p. 273.

de la part de cette minorité européenne installée dans un pays où la religion, même pour les non-musulmans, suppléait souvent la nationalité»¹⁸.

En 1928, au moment où le jeune père André allait s'installer à Tunis comme étudiant, l'archidiocèse de Carthage avait à sa tête Mgr Lemaître et la communauté catholique de Tunisie comptait alors 69 paroisses érigées ; chacune avec son église et son presbytère sans compter les annexes et autres structures comme les établissements d'enseignement privé. Cette Église avait célébré, trois ans auparavant, avec une éclatante solennité, le centenaire de la naissance de Charles Lavigerie. Pour marquer l'événement on érigea, le 23 novembre 1925, en accord avec les autorités de la Résidence mais sans tenir compte de la sensibilité des Tunisiens, une imposante statue de ce Cardinal, place de la Bourse, entre « la porte de la mer », (Bab el-Bahr) et la médina. Cette Église ne donnait-elle pas alors le curieux sentiment d'être « chez elle » tout en étant hôte dans le pays de l'autre ?

18. Pierre Soumille, *Le passé de l'Église catholique en Tunisie*, in *Écho de la Prélatrice*, 24 oct. 1971, p. 13.

CHAPITRE III

Le stagiaire à la « maison d'études »

C'est dans ce contexte que le père André débarqua à Tunis le 18 septembre 1928 pour s'installer à « la maison d'études » de la rue des Glacières. Il était le cinquième étudiant envoyé pour s'y former en langue arabe et en sciences musulmanes. On ne peut parler de ce lieu de formation, appelé souvent « école » ou plus rarement « studium », sans évoquer la figure du père Henri Marchal¹.

Le père Marchal fondateur de la maison d'études

Originaire de Lorraine, le père Marchal fut ordonné prêtre en 1900 et nommé professeur au scolasticat de Carthage qu'il avait quitté, comme étudiant, quelques mois auparavant, avec la réputation d'être un bon arabisant. Durant son temps de professorat, il entretint son acquis en langue arabe et fut même autorisé à suivre quelques causeries à la Khaldounia² puisqu'il y adressa une lettre, datée du 2 mai 1903, pour la remercier d'avoir pu assister à certains cours³. En octobre 1905, il arriva à Ghardaïa en Algérie, il y resta près de trois ans. Là, il essaya d'entrer en contact avec le milieu par des textes qu'il avait rédigés en arabe parlé⁴. Les lettrés mozabites les dédaignèrent parce que non écrits en arabe classique ! Sur la

1. Voir *Le révérend père Henri Marchal (1875-1957) Notice nécrologique*, Menin, Impr. Verraes-Pattijn, 1959, 32 p. ; Oissila Saaidia, historienne, s'est intéressée à sa figure : *Henri Marchal, technique d'apostolat auprès des musulmans in L'altérité religieuse, un défi pour la mission chrétienne*, Paris, Karthala, 2001, pp. 121-137 ; et *Henri Marchal, un regard missionnaire sur l'islam*, in *Annales Islamologiques*, 35 (2001), pp. 491-502.

2. Association culturelle créée en 1897 par certains nationalistes tunisiens. Elle voulait, par l'organisation de cours d'histoire et par une bibliothèque ouverte à tous, élargir la culture générale des étudiants de la Zitouna.

3. Voir Mongi Sayadi, *Al-jam'iyya al-khaldûniyya*, Tunis, M.T.E., 1974, note 30, p. 64.

4. *Histoire du roi David*, 1907, 135 p. ; *Histoire de Joseph le juste*, 1908, 60 p. Ces textes s'inspirent de la Bible et de la littérature orale maghrébine de type hagiographique qui connaît, entre autres, une « histoire de Joseph » et une « histoire de Moïse. »

base de cette expérience qui tourna court, le père Marchal en arriva à penser, durant l'été 1907 qu'il passa dans la palmeraie de Ghardaïa où les pères avaient une maison basse entourée d'un jardin, que les efforts accomplis sur place pour acquérir cette langue ne déboucheraient guère et qu'il fallait, en conséquence, une maison d'études dans une cité de grande culture arabo-musulmane, comme Le Caire ou Tunis. Là, « les pères désignés pour la mission en Afrique du Nord acquerraient, auprès de maîtres qualifiés, la science suffisante tant de l'idiome que des questions musulmanes⁵. »

Devenu, en septembre 1909, Supérieur régional de Kabylie, il participa au Chapitre général des Pères Blancs de 1912 et y fut élu assistant du Supérieur général. Il exercera cette charge durant 35 ans, de 1912 à 1947. Il fut particulièrement attentif à guider et suivre les confrères de l'Afrique du Nord, songeant toujours à une « école » où ils pourraient acquérir une connaissance suffisante et de la langue arabe et des réalités musulmanes. Et voici que, le 19 avril 1926, lors de la 5^e séance plénière du Chapitre général réuni à Maison-Carrée (Alger), le père Marchal exprima, à la demande de la commission des Missions, le besoin dûment argumenté d'une « maison d'études islamiques. » Ce Chapitre adopta cette proposition à mains levées et décida l'établissement d'une maison d'études pour les Pères Blancs destinés au Sahara et à la Kabylie dans laquelle ils

« seraient appliqués, durant un temps relativement long, à des études touchant la langue et la littérature arabes, la religion et les traditions musulmanes, le droit et les coutumes et les mœurs des peuples qui professent la religion musulmane »⁶.

Voici comment fut notifiée cette décision dans la lettre circulaire portant communication des décisions de ce chapitre :

« Étant donné l'importance que l'opinion générale, et, qui plus est, le Saint-Siège lui-même, attachent à la question musulmane et à la difficulté spéciale de l'apostolat auprès des musulmans, apostolat dont notre Société ne peut se désintéresser, le Chapitre approuve la proposition d'organiser sans délai une maison pour les études islamiques⁷. »

Le père Marchal prit lui-même en mains la fondation et l'installation provisoire de ce foyer d'études à Bou Khris⁸, près de La Marsa, dans la

5. Témoignage du p. Louis David cité dans p. *Henri Marchal, Notice nécrologique*, Menin, 1959, p. 6.

6. Joseph Cuoq, *Lavigerie, les Pères blancs et les Musulmans maghrébins*, Rome, SMA, 1986, p. 78.

7. Citée par Joseph Cuoq, *Lavigerie, les Pères Blancs... op. cit.*, p. 112.

8. Petit domaine où résidait depuis 1903 une communauté de Pères Blancs. Cette résidence servait de maison de repos et d'aumônerie pour les sœurs de La Marsa.

banlieue Nord de Tunis où résidait déjà une communauté de Pères Blancs. À cet effet, il envoya, en date du 22 décembre 1926, une lettre aux deux pères chargés de cette formation et arrivés à Bou Khris depuis un mois. Cette lettre donnait les grandes lignes tant pour la conduite des études que pour les attitudes à mettre en œuvre dans les contacts avec les Tunisiens à rencontrer.

Pourquoi parler ainsi du père Marchal ? Parce qu'il est le véritable fondateur de ce « foyer d'études » qui prendra, un peu plus tard, le nom d'IBLA. C'est lui qui présida à sa fondation et à son développement à Tunis. Tout en résidant à Maison-Carrée, près d'Alger, il en assurera le suivi et en guidera l'évolution jusqu'en 1947 par une correspondance soutenue et par des visites fréquentes et régulières. Le père André lui rendit hommage par ces mots :

« On peut avancer que l'organisation et le développement méthodique de cette école furent, pour le père Marchal, la grande œuvre de sa vie. Il s'y attacha avec une rare ténacité et il est permis de penser que, sans lui, l'école aurait eu mille chances de ne pas survivre ou de dévier de son but... Durant une longue période, la question de savoir si l'œuvre pouvait survivre, si elle avait une orientation valable, voire même une raison d'être, resta l'objet de doutes considérables. Le grand mérite du père Marchal fut d'être le protecteur impavide d'une œuvre discutée⁹. »

Mgr Durrieu¹⁰ alors Supérieur général, à son tour, a rendu hommage, le 10 avril 1950, au père Marchal lors de son jubilé de 50 ans de sacerdoce, en ces termes :

« L'histoire retiendra surtout votre rôle dans la création de l'IBLA, à Tunis... : choix des locaux, organisation des programmes, fixation des méthodes d'enseignement et de rayonnement, désignation d'un personnel qualifié : tout cela vous revient de droit¹¹. »

9. A. Demeerseman, *Sagesse et apostolat, le père Henri Marchal des Pères Blancs*, Maison Carrée, pro manuscrito, 1960, p. 99-100.

10. Louis Durrieu (1896-1965). Entré au grand séminaire de Toulouse, il est mobilisé en 1915. Démobilisé en septembre 1919, il entre en philosophie chez les Pères Blancs puis commence son noviciat en septembre 1921 avant de compléter sa théologie à Carthage. Ordonné prêtre en 1926, il part en Haute-Volta. En 1936, il devient provincial de France. Mobilisé et fait prisonnier, il repart en Haute-Volta fin novembre 1941. Il devient en 1946, coadjuteur du vicaire apostolique de Ouagadougou. Au chapitre de 1947, il est élu Supérieur général pour 10 ans. En 1958, il est évêque du nouveau diocèse de Ouahigouya.

11. *Petit Écho* (Bulletin interne des Pères Blancs), mai 1950, p. 117.

Les deux premiers professeurs

Deux pères blancs assuraient alors l'encadrement de ce foyer d'études et de formation : le père Roberto Focà¹², italien originaire du Piémont, rappelé du Sahara, donna au foyer le nom-programme de *Dâr al-ittihâd wa-l-ijtihâd* (maison de l'unité et de l'effort) et le père Joseph Sallam¹³, égyptien arabophone d'Alexandrie, venu de Jérusalem. Le premier, au tempérament ardent et entier, était responsable des études depuis l'ouverture de ce foyer, le 25 novembre 1926 ; il deviendra supérieur de la communauté quand celle-ci s'installera, de façon autonome, rue des Glacières, le 18 mai 1928, dans une maison louée aux Sœurs Blanches, dans l'attente d'en acquérir une. En fait, il était le représentant sur place du père Henri Marchal qui, de Maison-Carrée, veillait avec attention au suivi de l'œuvre. Évoquant la figure du père Focà, le père André a écrit :

« Ce fut lui qui donna le tout premier élan à l'école. Sa préparation antérieure, sa connaissance étendue de l'arabe littéraire et parlé, sa culture poussée dans les sciences musulmanes, lui permirent aisément l'élaboration du premier programme, la mise sur pied des cours aux premiers pères étudiants. Il dota très rapidement l'école d'une bibliothèque adaptée à ses besoins »¹⁴.

Il faudra, cependant, reconnaître que sa pédagogie n'était pas à la mesure de son savoir : le programme qui se cherchait encore, était perturbé par des changements de méthode ou de textes. L'enseignement envisagé se trouvait être trop vaste pour être assimilé en deux ans. Le premier étudiant n'y a résisté que quelques mois : de février à septembre 1927 !

Le père Focà était secondé par le père Sallam. Son tempérament courtois et son élocution en arabe littéraire furent appréciés et par les étudiants et par les Tunisiens qu'il rencontrait, même si ces derniers se posaient des questions sur ce prêtre chrétien d'origine arabe. Il était tout désigné pour être affecté à la maison d'études d'autant plus qu'il avait déjà suggéré au Supérieur général, quelques années auparavant, de créer « un établissement où se formeraient les confrères par l'assimilation parfaite de la langue et de

12. Roberto Focà (1887-1973) entré chez les Pères Blancs en 1905, il est ordonné prêtre en 1910. Il sera responsable de la maison d'études du 18 novembre 1926 au 22 janvier 1931, puis supérieur à Touggourt de 1932 à 1938, l'imminence de la guerre le ramènera alors en Italie. On le trouvera plus tard dans d'autres pays du Moyen-Orient.

13. Joseph Sallam (1878-1947) originaire d'Alexandrie, il prononce son serment de père blanc en 1904. Après de longues années en Afrique subsaharienne il rejoint la maison d'études en novembre 1926. Il y restera jusqu'au 2 décembre 1933.

14. A. Demeerseman, *Sagesse et apostolat : op. cit.*, p. 101.

la civilisation arabes.» Ce père, appelé familièrement «cheikh»¹⁵, participa à l'enseignement de la littérature arabe tout en travaillant à approfondir la théologie musulmane, guidé par un professeur de l'université de la Zitouna, qui assura, d'ailleurs, quelques causeries aux étudiants. En compagnie du père Focà, il entretenait des contacts avec les lettrés de Tunis, curieux de connaître ces nouveaux habitants de la rue des Glacières.

L'étudiant de 2^e année

Quand le jeune père André arriva dans cette maison d'études sa réputation l'avait précédé. On savait qu'il était volontaire pour l'Afrique du Nord et on connaissait son ardeur pour la langue arabe. Il avait, en effet, déjà étudié, durant le scolasticat, la grammaire de Soualah¹⁶ en entier, lu tout le Coran dans le texte et maniait assez bien la langue parlée des Tunisiens. À la rentrée de 1928, il y avait déjà deux étudiants présents : le père Léon Lepers¹⁷, arrivé le 17 décembre 1927, continuera sa première année jusqu'à son départ pour Laghouat en Algérie, fin décembre 1928 et le père Paul Py¹⁸, arrivé le 30 septembre 1927, qui devait commencer sa seconde année. C'était la première fois que cette seconde année allait s'ouvrir. En quelle année mettrait-on ce troisième étudiant récemment arrivé ? Compte tenu de tout ce qu'il avait déjà acquis à Carthage, on décida qu'il pourrait suivre le deuxième niveau. Les cours commencèrent au début d'octobre et l'on peut imaginer la somme de travail qui attendrait notre étudiant, compte tenu du programme fixé. Le père André en donna un aperçu dans une carte envoyée à son frère Élie le 10 octobre, soit une semaine après la rentrée :

«J'interromps un instant mon arabisation intensive... J'ai du travail plus que je n'en puis faire. On me considère comme en deuxième année d'arabe et je dois marcher avec le père Py. Ce n'est pas une sinécure ! Je fais de la grammaire,

15. Titre donné à un professeur de la Zitouna, considéré comme un maître ; par extension il désigne un homme digne d'estime pour son savoir, sa sagesse et sa civilité.

16. Mohammed Soualah, *Méthode pratique d'arabe régulier*, Alger, Bastide-Jourdan.

17. Léon Lepers (1897-1983) assurera le service de dactylographie et de reproduction des documents de l'IBLA de juin 1933 à mars 1950. C'est de ses mains que sortiront, entre autres, les premiers numéros ronéotypés de la revue *Ibla*.

18. Paul Py (1901-1962) entre au noviciat des Pères Blancs en 1923 et poursuit ses études de théologie à Carthage de 1924 à 1927. Ordonné prêtre en 1927, il est envoyé à la maison d'études d'arabe pour trois ans. En 1930 il est à Laghouat puis de 1936 à 1946 il est supérieur à Alger avec deux périodes de mobilisation. En novembre 1946, il devient Supérieur régional d'Afrique du Nord jusqu'en 1958. Il est alors nommé à Saint-Cyprien des Attafs où il mourra assassiné le 5 octobre 1962.